

## Autour de la question de l'île d'Ezo : évolutions du paradigme du *Sakoku* et des relations avec l'étranger (1730-1825)

Noémi Godefroy

Doctorante à l'INALCO sous la direction de François Macé  
noemi.godefroy@gmail.com

Les Français ont de nombreuses raisons de s'intéresser à l'île d'Ezo (devenue Hokkaidô en 1869) et à son histoire, car ils en font partie. Avant de disparaître à Vanikoro en 1788, et de devenir, dit-on, l'objet des dernières pensées de Louis XVI montant sur l'échafaud, La Pérouse évoque longuement cette région dans ses mémoires. Par ailleurs, moins de cent ans plus tard, la France, ayant choisi de soutenir le shôgun contre les forces pro-impériales pendant la Guerre de Boshin, devait en cas de victoire hériter d'Ezo comme colonie. Finalement, acculés sur l'île avec leurs alliés français, les Japonais fondent la République d'Ezo, qui durera de décembre 1868 jusqu'à leur reddition, en juin 1869, construisant ainsi une parenthèse républicaine peu connue dans l'histoire du Japon.

A l'époque de La Pérouse, Ezo et sa région étaient des zones inexplorées. Moins d'un siècle plus tard, cette marge territoriale est incorporée au territoire japonais. Entre ces deux périodes, l'île et sa population, sous la gestion du fief de Matsumae, joue un grand rôle dans les débats internes concernant une possible ouverture du Japon et la protection du territoire japonais durant la période du Sakoku, ainsi que dans l'avènement d'une identité japonaise propre.

En effet, pour tous ceux qui s'intéressent de près à l'histoire japonaise, et en particulier à cette période, allant de la fin des années 1610 et jusqu'à la Restauration de Meiji, il est évident que la fermeture du Japon à l'étranger était toute relative. En vérité, la période du Sakoku fut riche en contacts avec l'étranger, bien au-delà des relations formelles autorisées par le Bakufu - commerciales avec la Chine et la Hollande à Nagasaki, diplomatiques et commerciales avec la Corée à Tsushima, et de suzeraineté avec le Royaume des Ryû-Kyû. Comme l'ont déjà démontré de nombreux chercheurs japonais et anglo-saxons, le paradigme du Sakoku peut, et doit, être réévalué.

Une telle remise en question s'impose quand on se penche plus particulièrement sur la question de l'île d'Ezo. Ici, elle est intrinsèquement liée aux velléités expansionnistes japonaises, aux contacts répétés avec l'étranger, aux débats qu'ils provoquent chez les lettrés et les conseillers proches du pouvoir, ainsi que leurs conséquences. Parmi celles-ci, on trouve l'amorce d'une évolution dans la vision japonaise du monde, d'une vision sino-centrée qui perdure depuis l'Antiquité vers une vision nippon-centrée, qui se construit à partir des années 1780. Par ailleurs, les rapports de force entre le fief de Matsumae, porteur exclusif du droit de commerce avec les Aïnu, et le Bakufu concernant la gestion d'Ezo nuancent l'autorité centrale qu'avait celui-ci.

Quelles étaient les relations entre les Japonais et le peuple autochtone des Aïnu à Ezo durant cette période et quelles ont été leurs conséquences ? Quel rôle l'île d'Ezo a-t-elle joué dans les relations entre le Japon, les puissances européennes et la Russie ? Dans les relations entre le Bakufu et le fief de Matsumae ? Comment ce territoire est-il intervenu les débats concernant l'ouverture du Japon à l'étranger et la protection du territoire shogunal, et l'avènement d'une identité japonaise propre ?